

Remy de Gourmont

**LE LIVRE
DES MASQUES**

*

*Texte établi et présenté
par
Daniel Grojnowski*

LITTÉRA

Éditions Manucius

LITTÉRA
Collection dirigée par Éric Marty

LE LIVRE DES MASQUES

Remy de Gourmont

LE LIVRE DES MASQUES

*Texte établi et présenté
par
Daniel Grojnowski*

* *
*

Notices de Caroline De Mulder



Festina Lente

Éditions Manucius

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre.

© Éditions Manucius, 2007
9, rue Molière - 78 800 Houilles
www.manucius.com

MASQUES ET CORTÈGE

Chaque génération est en quête de Maîtres : à penser, à sentir, à rêver. La vingtième année a longtemps marqué, jusqu'à une date relativement récente, l'entrée dans l'âge « adulte », un moment où les jeunes, au terme de leurs études, sont en appel de guides. C'est l'âge des listes, des inventaires, des répertoires qui décrètent ce qu'il faut aimer et rejeter, ce qu'il faut lire et admirer, quels chemins emprunter pour partir à la découverte, loin de ce qu'indiquent les études « classiques » sur lesquelles pèse le poids trop lourd à porter de l'enseignement scolaire. Pour combien de lecteurs les Manifestes d'André Breton ont établi les discriminations qui incitent tout autant à l'enthousiasme qu'au dédain : « Swift est surréaliste dans la méchanceté. Sade est surréaliste dans le sadisme. Chateaubriand est surréaliste dans l'exotisme », et ainsi de suite, après qu'a été condamnée sans appel « l'attitude réaliste, inspirée du positivisme, de Saint Thomas à Anatole France » !¹

Pour plusieurs générations, *Le Livre des Masques* de Remy de Gourmont, en ses deux séries de 1896 et de 1898, a joué ce rôle d'éclaireur. Dès 1910, Blaise Cendrars rend hommage à celui auquel « deux mille lampes parsemées » en Europe doivent leur clarté. Ne leur a-t-il pas désigné, parmi les trop nombreux auteurs contemporains, ceux qui représentaient « l'« élite », les *certaines* » ?² Une quarantaine d'années plus tard, dans le dernier chapitre de *Bourlinguer*, il revient sur la dévotion qu'il a n'a cessé de vouer à celui qui a guidé ses premiers pas. C'est par hasard qu'il a rencontré « le dernier des masques », l'écrivain qu'il admire « le plus au monde », sur les quais de la Seine, incliné sur une boîte de bouquiniste, semblable à une gargouille : « Tout ce que j'ai appris dans les livres, je le dois à ses livres, car j'ai lu tous les livres qu'il cite ». Suit le récit d'une rencontre au septième étage du 71, rue des Saints-Pères, l'évocation de quelques titres, d'une atmosphère propice aux longs travaux de l'écriture, d'un échange qui vaut passage du témoin et adoubement d'un nouveau venu par un écrivain chevronné³.

Pendant quelques décennies, Remy de Gourmont a commenté ce qu'on appelle la « vie littéraire ». Il l'a fait en diversifiant de manière alors peu commune ses centres d'intérêt. Car il a pris en ligne de compte non seulement les œuvres et les hommes mais également les productions artistiques, l'architecture des gares, l'imagerie populaire, les jardins. Bref, la vie culturelle dans son acception la plus large et dans tous ses états, du *Latin*

mystique à la *Physique de l'amour*. Il opère en vrac et en lecteur féru d'érudition, qui ouvre sa curiosité aux aléas de l'actualité, un peu comme le fera Roland Barthes, lorsqu'il assemblera ses *Essais critiques*, dans les années 1960.

Toutefois, la position de Remy de Gourmont n'est pas celle d'un dilettante. Comme Sainte-Beuve pour le Romantisme, il se fait le héraut d'une génération. À l'attitude parfois dogmatique d'Émile Zola promouvant le «réel» dans les lettres et les arts, Gourmont oppose une formule qui, tout en se détournant des normes naturalistes, est pour une bonne part en quête d'elle-même. Il revient alors aux *Livres des Masques* d'interroger sur de nouveaux frais la littérature telle qu'elle s'élabore au présent, ainsi que l'esthétique et les problèmes d'expression qui l'informent. Ce faisant, il doit mener de front une double enquête. Elle porte à la fois sur des individualités, les écrivains considérés au cas par cas, et sur l'ensemble qu'ils forment, lorsqu'ils sont réunis sous la même bannière. Elle porte également sur les relations qu'entretiennent les plus jeunes d'entre eux avec un certain nombre d'ainés, leurs maîtres désignés. Car les cinquante-trois portraits que Gourmont présente en quelques années à un public relativement restreint, confondent deux opérations distinctes : signaler des figures singulières et faire apparaître l'hégémonie d'un groupe.

L'«INVENTION» DU SYMBOLISME LITTÉRAIRE

Né dans une famille normande de l'Orne, en 1858, Rémy de Gourmont, après avoir suivi à Caen des études de droit, s'installe à Paris⁴. Il y vit modestement de ses revenus d'«attaché» – on dirait aujourd'hui *vacataire* – à la Bibliothèque nationale (Service des catalogues). En 1882, il collabore pour plusieurs années à la *Revue blanche* et il se lie à Villiers de l'Isle-Adam dont il publiera des inédits, au lendemain de sa disparition. À la même époque, l'un de ses collègues, Louis Denis, l'invite à des réunions auxquelles participent les fondateurs de la revue du *Mercur de France*, parmi lesquels Albert Aurier, Léon Dumur, Ernest Raynaud, Jules Renard, Albert Samain, Alfred Vallette. Le premier numéro paraît en janvier 1890, juste avant que Rémy de Gourmont (devenu Remy) publie *Sixtine, roman de la vie cérébrale*.

Il paraît engagé dans une routine de petit salarié, lorsque deux événements bouleversent son existence et l'amènent à vivre de sa plume. D'une part, il publie dans le *Mercur de France* (avril 1891) un article qui fait scandale auprès des élites nationalistes : «Le Joujou patriotisme»⁵. Dès que la polémique s'envenime, la direction de la Bibliothèque nationale décide de se passer de ses services, après dix ans d'un engagement régulièrement